

La reconversion des réseaux migrants à Târgoviste

Swanie Potot

▶ **To cite this version:**

Swanie Potot. La reconversion des réseaux migrants à Târgoviste. Diminescu Danan. Visibles mais peu nombreux: les circulations migratoires roumaines, Maison des Sciences de l'Homme, pp.219-240, 2003. halshs-00080704

HAL Id: halshs-00080704
https://shs.hal.science/halshs-00080704

Submitted on 2 Jul 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Swanie Potot

La reconversion des réseaux migrants à Targoviste

Résumé

Les bénéfices engendrés par la migration pour les jeunes roumains qui retournent temporairement, ou définitivement, dans leur pays sont autant, voire parfois plus, sociaux qu'économiques. En effet, si le capital financier accumulé durant l'émigration se dilapide souvent rapidement par une consommation ostentatoire lors des retours dans la localité d'origine, en revanche, les relations sociales qui se dessinent à l'étranger se maintiennent et se renforcent dans le temps. En cela, l'expérience migratoire est fédératrice d'une nouvelle identité collective qui se prolonge en Roumaine, tout en trouvant ses racines dans le partage d'une « mémoire collective migrante ». L'analyse montre que cette sociabilité, spécifique aux anciens –et potentiellement futurs- migrants, se convertit, dans le pays de départ, en capital social mobilisé dans un contexte nouveau, celui du business local. En cela, appartenir au réseau des « émigrés » permet la mise en commun de ressources et défini un cadre de confiance mutuelle, lesquels s'avèrent particulièrement utiles dans un pays où les échanges informels tiennent une place essentielle.

L'étude est basée principalement sur une enquête menée à Târgoviste (Roumanie), dans le « milieu » des jeunes migrants, au printemps 2000, et complétée par certaines observations faites à l'étranger, en France et en Espagne notamment.

La reconversion des réseaux migrants à Targoviste

par Swanie Potot[*]

Article paru dans l'ouvrage collectif dirigé par Diminescu (D.) (ed.), *Visibles mais peu nombreux: les circulations migratoires roumaines*, Editions de la Maison de Sciences de l'Homme, Paris, 2003, pp.219-240.

APPROCHE EMPIRIQUE

Dans le cadre d'une thèse de doctorat sur les nouvelles mobilités en Europe, j'ai choisi de m'intéresser aux migrations économiques des Roumains en Europe de l'Ouest. Celles-ci ont été retenues pour leur spécificité, l'espace Schengen leur étant officiellement fermé[1]. La plupart des séjours de travail en Occident sont informels et clandestins, en conséquence de quoi on ne possède que très peu de données officielles sur la question. Mon travail repose donc essentiellement sur des observations personnelles faites aux côtés des migrants.

Le texte qui suit s'appuie sur différentes recherches concernant deux " réseaux migratoires ". Il s'agit, d'une part, d'un groupe de migrants qui a fait, entre 1993 et 1998, des allées-venues entre Târgoviste (Roumanie) et Nice (France) et, parallèlement, d'une migration entre la province de Teleorman et l'Espagne. Cette étude représente six enquêtes de terrain menées entre 1997 et l'été 2001[2].

A Nice, les différentes observations s'étalent de 1997 à 1999, années durant lesquelles j'étais en contact constant avec un groupe de migrants qui oscillait entre cinquante et soixante-dix personnes. J'ai rencontré ou bien obtenu des informations, sur environ cent-vingt personnes originaires de Târgoviste qui ont séjourné dans la région niçoise au cours de cette période. Durant l'hiver 1997-98, j'ai pu conduire mon étude directement dans les locaux de leur principal employeur, la succursale locale d'un journal de rue. Sur la centaine de vendeurs inscrits durant cette saison, cinquante-neuf étaient roumains, soit plus de la moitié. Cette expérience m'a permis de lier des relations avec ma population d'étude et de m'affranchir, par la suite, de la médiation de cette entreprise, rencontrant des personnes dans le cadre de leur vie quotidienne. Invitée chez les uns ou les autres, j'ai pu alors observer le groupe migrant *de l'intérieur* ; comprendre comment, sans aucune organisation formelle, ce groupe était structuré par des règles non-dites mais connues de tous et par des pratiques qui se répétaient.

A Târgoviste, ville d'origine des migrants rencontrés à Nice, j'ai fait un premier séjour de deux semaines en 1999 et un autre de trois mois au cours du printemps 2000. Durant ces voyages, étant accueillie par des Roumaines rencontrées en France, j'étais constamment en liaison avec le groupe des émigrés qui fait l'objet de l'analyse présentée ici. Sans compter les personnes à l'étranger à ce moment là, cela concerne une centaine de personnes. Passer trois mois en continu au sein de cette population m'a permis de mener des observations informelles dont l'intérêt dépassait largement les discours formalisés que je pouvais recueillir lors de séances organisées à cette fin.

Les enquêtes menées dans le Sud de l'Espagne, à El Ejido, ont fait l'objet de deux voyages, en août 2000 puis au printemps 2001. Cette destination fut retenue suite aux

---

[*] Doctorante, allocataire de recherche au Soliis-Urmis, Université de Nice-Sophia Antipolis.

[1] Au moment où j'écris le texte la Roumanie fait encore partie de la " liste noire " des pays pour lesquels les signataires des accords de Schengen requièrent un visa d'entrée. Cette restriction a été abandonnée au début de l'année 2002. Les pays signataires sont : l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la Finlande, la France, la Grèce, l'Italie, le Luxembourg, les Pays-Bas, le Portugal et la Suède..

[2] Ayant débuté la rédaction du présent article avant l'enquête de Teleorman présenté ici, celle-ci n'est exploitée dans l'analyse que de façon marginale.

événements de février 2000[3] au cours desquels, selon certains medias, la grève des employés agricoles clandestins marocains aurait été brisée par des Roumains[4], tout aussi illégaux, récemment arrivés en grand nombre. Sachant que cette région agricole vit depuis vingt ans grâce à l'immigration venue du Maroc, j'étais intéressé par la concurrence que lui opposent désormais les populations de l'Est. Les observations révélèrent en effet que les Roumains constituent la plus importante main-d'œuvre est-européenne dans cette province. Les délais de ces deux séjours obligeaient à mener des enquêtes assez générales, de façon à recueillir rapidement un maximum de données ; ce sont donc essentiellement des entretiens qui ont été effectués. Ceux-ci furent passés auprès d'exploitants agricoles employant des Roumains, des services municipaux et sociaux de la ville, et de vingt et un migrants, dont dix-sept roumains.

Enfin, en juillet 2001, j'ai participé à une étude d'une dizaine de jours menée par l'Université de Bucarest[5] dans la province de Teleorman. L'intérêt de cette enquête pour ma recherche tenait au fait que, d'après les données officielles des services sociaux d'El Ejido et mes propres observations dans les milieux clandestins, la plupart des Roumains de cette ville sont originaires de la région de Rosiori de Vede (province de Teleorman). Aux côtés d'étudiants de Bucarest, nous avons tenté de reconstituer l'histoire des migrations de la région et de procéder à la " *monographie migratoire* " d'un village de la province particulièrement touché par les migrations.

La démarche qui préside à ces enquêtes consiste à parvenir à circonscrire un réseau migratoire depuis sa source jusqu'à sa destination afin d'observer non seulement les conditions de départ, d'accueil et de retour, mais aussi à examiner l'importance des relations inter-personnelles et à comprendre l'évolution des comportements collectifs et individuels au cours de la carrière des migrants.

En ce sens, le présent article a pour objet d'exposer en quoi l'expérience migratoire est fédératrice d'une nouvelle identité collective qui, se prolongeant en Roumaine, trouve ses racines dans le partage d'une " mémoire collective migrante ". L'analyse montre que cette sociabilité, spécifique aux anciens –et potentiellement futurs- migrants, se convertit, dans le pays de départ, en capital social mobilisé dans un contexte nouveau, celui des affaires locales.

L'INITIATION

Dans les cas étudiés, la majorité des personnes qui migrent a moins de trente cinq ans et leurs origines sociales ainsi que leurs histoires de vie sont assez similaires. Issus de la classe moyenne, ces jeunes gens (ce sont majoritairement des hommes) ont quitté l'enseignement vers dix-huit ou vingt ans, souvent avec un baccalauréat, parfois un diplôme universitaire. Beaucoup ont ensuite été salariés, pendant quelques temps, puis se sont tournés vers l'émigration, d'abord pour constituer un pécule en vue d'un but précis dans leur pays, mais avec le temps leur projet s'est altéré et ils se sont installés dans la mobilité, vivant tantôt en Roumanie, dans leur localité natale, tantôt à l'étranger, où ils trouvent à se faire embaucher. Etant originaires d'une même agglomération ou d'une même région, ils se sont souvent côtoyés à l'école, au club de sport ou, ailleurs. Pourtant cette appartenance commune n'est pas fédératrice d'unité ou de solidarité en elle-même. Comme nous allons le voir par la

[3] Entre le 5 et le 7 février 2000, suite à l'assassinat d'une Espagnole par un jeune marocain déséquilibré, El Ejido fut le théâtre de violences racistes envers les Marocains.

[4] Voir notamment l'article de Juan Goytisolo et Sami Naïr, " Racisme en Espagne ", Le Monde du 15/02/00 ou El Pais du 10/02/00, " El relevo de magrebies por europeos del Este reaviva la tension en El Ejido ", p1.

[5] Cette enquête, dirigée par le Professeur D.Sandu, avait pour thème : " Stratégies de vie dans le contexte communautaire : stratégies économiques et d'habitation ".

suite, si les migrants sont liés les uns aux autres, c'est d'abord et avant tout parce qu'ils ont vécu une expérience commune.

Lorsqu'une personne décide de partir pour la première fois, elle doit véritablement s'immiscer dans un réseau de relations qui lui est étranger et dont elle est, a priori, exclue. L'immigration de travail dans l'Union Européenne est normalement fermée aux ressortissants roumains. Leur entrée dans l'Espace Schengen est soumise à un régime de visa très strict, qui ne leur autorise qu'un séjour touristique de trois mois maximum. Pour obtenir un tel visa, il est nécessaire de réunir, notamment, une invitation de la part d'un ressortissant de l'UE, un certificat de vacation dans le cadre d'un emploi salarié, un compte en banque suffisamment approvisionné pour subvenir à toute éventualité au cours de leur séjour à l'étranger, etc. Non seulement ces pièces sont très difficiles à produire pour un candidat à l'émigration économique mais, même s'il y parvient, il est encore probable qu'il essuie un refus de la part des autorités consulaires, sans recours possible. Même pour Israël, qui a contracté des accords d'importation de main d'œuvre avec la Roumanie, les opportunités sont restreintes dans la mesure où il y a beaucoup plus de volontaires que de places disponibles. Dans cette configuration, il paraît difficile de s'expatrier légalement. En conséquence, il existe en Roumanie un véritable marché de l'émigration, qui concerne des procédures aussi bien légales qu'illégales[6], mais dont le cadre est toujours informel. Le but de ces " trafics " est de rendre possible l'émigration quand le cadre légal la restreint.

Le marché de l'émigration

Il est donc nécessaire, pour les personnes qui veulent travailler à l'étranger, de passer par des réseaux d'entraide afin de faciliter les démarches. Il faut, pour cela, entrer en relation avec les détenteurs de ce marché[7]. Pourtant, quand on n'y a pas de relation, s'engager dans des transactions sans être certain de la finalité présente un risque important. Le souvenir des premières escroqueries dont ils ont été victimes fait parfois sourire les migrants que j'ai rencontrés. L'un d'eux raconte qu'il avait investi 4000 Francs (soit environ dix mois de salaire) pour réserver une place de travailleur immigré, rémunérée 2000$ par mois, sur un chantier au Togo. Le matin du grand départ, ils étaient comme lui une centaine à attendre un bus qui n'est jamais venu. L'agence de recrutement avait entre temps fermé ses portes et les contracteurs disparus avec le butin. Un autre explique qu'il a dû faire refaire un passeport au marché noir, le premier ayant disparu alors qu'il l'avait laissé à un intermédiaire dans le but d'obtenir un visa pour l'Italie, pour une centaine de dollars, payable d'avance.

Il est donc préférable de s'adresser à des personnes que l'on connaît. Commence alors un véritable travail de mobilisation de son capital social[8]. On recherche, dans l'ensemble des personnes de son cercle de connaissances, lesquelles seraient à même d'apporter une aide directe ou pourraient avoir des contacts dans le " milieu de l'émigration ". Le fait qu'il s'agisse de réseaux établis dans un contexte totalement informel renverse, en quelque sorte, les hiérarchies habituelles. Ce ne sont pas les individus qui ont les meilleurs soutiens dans l'administration d'Etat qui seront favorisés ici, mais plutôt ceux qui ont l'habitude de naviguer dans des milieux marginalisés, où les relations personnelles comptent plus que toute

[6] Cela peut consister indifféremment en l'accélération d'une procédure légale d'obtention de visa auprès d'un consulat ou en l'acquisition d'un faux passeport sur le marché noir.

[7] Il s'agit non seulement d'anciens (et futurs) migrants, mais aussi des personnes qui vivent des différents trafics qui y sont associés.

[8] Dans l'ensemble du texte ces termes renvoient à la définition qu'en donne P.Bourdieu dans, " Le capital social, notes provisoires ", in *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n°31, pp.2-3, 1980. Pour résumer, " le capital social est l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles, qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance. ", p.2.

autre règle. Le candidat au départ va alors essayer d'utiliser ses contacts pour assurer ses tentatives, afin de lever une part d'incertitude. Evidemment, plus les personnes à qui il fait appel sont proches, plus la sollicitation a de chance d'aboutir. Mais il faut parfois aussi savoir choisir entre deux possibilités, minimiser les risques tout en maximisant son intérêt. Mieux vaut être sûr d'obtenir un visa de tourisme dans l'Espace Schengen (qui permettra de travailler au noir, et peut-être de rester dans le pays après la date d'expiration) plutôt que risquer de perdre beaucoup d'argent en engageant sa mise sur un hypothétique contrat de travail avec Israël ou l'Espagne. Savoir choisir de façon pertinente puis utiliser ses relations personnelles est indispensable à la réussite du premier départ. En ce sens, Espinosa et Massey montrent, dans un autre contexte, que c'est la qualité du capital social migrant qui détermine la réussite de la migration plus que sa simple présence[9]. Une jeune femme, prête à rejoindre son frère à Nice m'expliquera ainsi qu'elle-même n'aurait pas été suffisamment motivée pour organiser seule son départ. " *Parce que c'est très difficile si tu connais personne pour t'aider. Maintenant, comme G. est là-bas depuis longtemps, il connaît tout le monde, il sait se débrouiller. Je sais qu'il va m'aider c'est mon frère, c'est pas pareil* "[10].

Une attitude à adopter

Par ailleurs, il est indispensable de rester toujours en alerte et de multiplier les sollicitations, si l'on veut en voir aboutir une seule. On l'a vu, les échecs sont fréquents et, même s'ils ne sont pas toujours coûteux matériellement, ils représentent une perte de temps et d'énergie. C'est par suite d'essais et d'erreurs que le futur migrant apprend à se détourner des fausses pistes au plus tôt. Parallèlement, il sait qu'il doit toujours être prêt à répondre à une occasion inattendue. Il lui faut, dès lors, constamment se positionner entre la méfiance, de rigueur dans sa situation, et la nécessité de " se lancer ". Pour partir dans les meilleures conditions possibles, il doit développer une capacité à négocier et à estimer ses partenaires dans un contexte qu'il découvre. C'est alors que le candidat au départ prend conscience des qualités qu'il va lui falloir déployer au cours de son voyage, car les tractations menées avant le départ ne sont que les prémices des difficultés à surmonter par la suite.

L'ambition est de pénétrer le milieu migrant, il s'agit d'un pari que tous savent difficile. " Les émigrés " -pour reprendre l'expression consacrée par les non-migrants- représentent un groupe clairement identifié et assez fermé, en Roumanie. Les jeunes qui sont déjà partis ou qui ont, d'une façon générale, un accès privilégié au cercle des migrants, ne sont pas disposés à aider les nouveaux venus. Ils estiment qu'ils ont beaucoup donné pour réussir et ne facilitent pas la tâche des suivants. L'une des questions de mon guide d'entretien, en France, était ainsi formulée : " Depuis ton premier départ de Roumanie, t'est-il arrivé d'aider des amis à voyager à l'étranger ? " Dans la majorité des cas les personnes répondaient qu'elles n'en avaient pas les moyens matériels puis, s'expliquant d'avantage, certaines admettaient : " *Pourquoi j'aiderais les autres ? Si c'est de la famille, d'accord. Mais autrement ? Moi je me suis débrouillé tout seul, j'ai pris le train tout seul, j'ai trouvé mon patron tout seul. Chacun se débrouille, c'est mieux comme ça* "[11]. Cette attitude en décourage plus d'un. Plusieurs personnes m'ont dit être attirées par l'étranger mais se sentaient trop éloignées de cette " micro-mafia " pour tenter un départ. D'autres essaient puis, après quelques échecs successifs, renoncent à leur entreprise. En ce sens, on peut affirmer après Bourdieu, que les membres du groupe migrant, qui sont en partie les tenants du marché de

[9] Espinosa K., Massey D., " Undocumented migration and the quantity and quality of the social capital " in *Social Welt. Sounderland*, Baden-Baden, 1997, vol.12, pp.141-162.
[10] Discussion avec I., le 3-07-2000, traduit du roumain.
[11] Entretien avec G., le 8-12-1997, au siège du journal de rue, à Nice.

l'émigration, sont aussi des garants des limites de ce groupe[12]. D'une certaine manière, les futurs émigrés sont filtrés, en fonction de leur dynamisme, de leur motivation et leur capacité à se débrouiller dans des zones d'incertitude. En cela, le travail fait en Roumanie avant le départ ressemble à une initiation : les candidats à l'émigration doivent, dès leurs préparatifs, adopter une attitude qui leur permettra, petit à petit, de s'intégrer dans ce nouveau groupe de référence.

ACQUERIR UN NOUVEAU CAPITAL SOCIAL LORS DE LA PREMIERE MIGRATION

C'est au cours de la première migration que l'on devient membre du réseau à part entière, sans que l'on ait plus conscience d'y travailler.

L'entrée dans le collectif par nécessité

Qu'ils soient partis avec une adresse et des contacts précis à l'étranger ou seulement d'après quelques informations glanées de façon éparse, les Roumains sont amenés, après leur départ, à rencontrer d'autres Roumains. Etant donné qu'il existe peu de secteurs qui les emploient, le travail est fréquemment un lieu de rencontre de compatriotes. En Espagne par exemple, le domaine qui recrute le plus de clandestins est l'agriculture pratiquée dans le Sud. Un Roumain isolé, qui ne peut faire appel à un réseau déjà constitué sur place pour l'aider à saisir une meilleure opportunité, se dirigera vers ce type d'emploi dans la mesure où il aura certainement eu ce renseignement en Roumanie. Là, il a toutes les chances de côtoyer des personnes de son pays, voire originaires de sa région, car chaque lieu de départ privilégie quelques zones d'émigration particulières. En effet, le type d'informations disponibles avant de partir dépend de l'aire géographique d'origine. Les premiers migrants d'une région de départ véhiculant des connaissances sur leur parcours, les suivants ont tendance à reproduire la même expérience, réduisant de plus en plus les incertitudes. Grâce au bouche-à-oreille, même les moins informés des nouveaux migrants, obtiendront quelques indications relatives à une destination particulière. Ainsi, la ville de Târgoviste était, pendant une période, un lieu de départ vers Nice, où l'on vendait des journaux de rue. Les Roumains qui s'y rendaient avec cette seule information étaient amenés à rencontrer d'autres concitoyens dans la pratique de cette activité. De plus, ayant des stratégies similaires, les migrants ont recours aux mêmes structures à l'étranger. Il leur arrive de se croiser à l'Asile de nuit, dans un dispensaire de la Croix Rouge ou dans les locaux administratifs lors des dépôts de demande d'asile. En outre, bien qu'ils revendiquent leur indépendance vis à vis de leurs pairs, rejetant par-là même toute idée de " communauté ", la poursuite d'un intérêt analogue les conduit généralement à agir collectivement. Le logement est fréquemment pris en co-location afin de réduire les frais ; il arrive que l'on fasse l'acquisition d'une voiture à plusieurs ; ou bien on s'organise en équipe, avec des compatriotes, pour optimiser la rentabilité de la vente des journaux. Les migrants sont ainsi conduits à collaborer au cours de leur expérience migratoire même si, comme l'écrit P.Bourdieu, ce sont " les profits que procurent l'appartenance au groupe [qui] sont au fondement de la solidarité qui les rend possibles "[13] .

Par ailleurs, ces contacts permanents favorisent la circulation des informations. On apprend, en discutant avec d'autres, comment trouver un emploi mieux rémunéré ; quelles sont les procédures administratives qui peuvent permettre de se faire régulariser ; comment

[12] Bourdieu P., Op. Cit. , p.3.
[13] Bourdieu P., Op. Cit. , p.2.

passer les frontières ou disparaître des ordinateurs du SIS (System d'Information Schengen)[14], etc. C'est également en partageant les expériences des plus anciens que l'on comprend petit à petit comment se comporter à l'étranger, en fonction des situations spécifiques à la condition de migrant -et même de clandestin. L'attitude que les migrants adoptent n'est pas la même quand ils sont dans leur groupe ou quand ils " jouent un rôle " pour la société d'accueil. Il leur faut travailler une définition d'eux-mêmes particulière lorsqu'ils pratiquent la vente des journaux de rue en France ou quand ils négocient avec les autorités britanniques la possibilité de faire une demande d'asile en arrivant à Heathrow, ceci de façon à orienter les réactions de leurs interlocuteurs[15]. Ainsi, les savoir-faire propres à la situation migratoire s'acquièrent tant par la communication avec les autres membres du groupe qu'au cours de pratiques collectives. Avec le temps, c'est une véritable *culture* de la migration qui est développée et qui permet au migrant de naviguer avec de plus en plus de facilité dans cet univers de mobilité.

Le réseau de relation comme ressource

En élargissant ses relations, la personne qui était partie avec quelques indications et peu d'assurance, va augmenter ses chances de succès. On l'a vu, une fois passée l'épreuve du départ, l'émigré entre dans un réseau de relations spécifique à la situation migratoire. Il lui devient possible alors de bénéficier du soutien de migrants qu'il ne connaît que par personnes interposées. Ainsi, quand, en 1998, la rentabilité de la vente des journaux de rue, à Nice, a diminué certaines personnes se sont tournées vers la région de Milan qui commençait alors à être connue par des " collègues " originaires de Târgoviste. Ici, c'est grâce à la communication entre les migrants de la même ville que le repli à pu se faire avec souplesse. Parallèlement, les plus avertis ont investi leur savoir-faire dans la " découverte " d'une nouvelle destination, Londres. Il y avait déjà dans cette ville des Roumains, mais aucun n'appartenait au réseau niçois, c'est pourquoi seuls les plus anciens migrants, dont l'expérience le permettait, se sont lancés dans l'aventure. Les autres ont simplement mis à profit leurs relations. Au contact des plus expérimentés les nouveaux vont acquérir des informations de plus en plus confidentielles. Depuis la Roumanie, il est difficile d'obtenir des données sur l'émigration vers la Grande-Bretagne si l'on n'est pas du réseau[16].

Cependant, lorsque l'on a passé quelque temps à l'étranger et que l'on commence à " connaître du monde ", il est possible d'acheter, auprès de compatriotes, un moyen d'atteindre Londres. Enfin, les plus aguerris, qui possèdent un stock de connaissances conséquent, peuvent obtenir ce type de renseignements sans payer, en échange d'autres informations du même type ou même gratuitement, remettant la contre-partie à plus tard. Il apparaît alors nettement que, si au départ, il n'est pas aisé de faire sa place dans la société migrante, par la suite, le fait d'appartenir à ce réseau constitue pour ses membres une ressource mobilisable par chacun, à des degrés divers selon leur niveau d'intégration. Ainsi, P., qui a vécu plusieurs mois à Nice en 1994 et fait quelques séjours à Milan, se vantait souvent, lors de nos conversations à Târgoviste, de pouvoir se rendre sans difficulté partout en Europe parce qu'étant un des premiers à être parti, il connaissait tous les migrants de la

[14] Cf. Diminescu D., " Le "système D" contre les frontières informatiques " in *Hommes et migrations*, n°1230, Mars-avril 2001, pp.28-33.

[15] Cf. Potot S., "Migrations et constructions identitaires : les cas des Roumains en France " in Bertheleu H.(sous la dir.) , *Identifications ethniques*, L'Harmattan, 2001, pp.155-170.

[16] La Grande Bretagne n'appliquant pas les conditions des accords de Schengen en matière d'immigration et notamment de droit d'asile, elle offre aux migrants qui parviennent à y entrer des conditions beaucoup plus avantageuses que les autres pays de l'UE. En conséquence, cette destination apparaît comme une " chasse gardée " par un groupe de migrants privilégiés.

ville. En ce sens on peut parler de l'acquisition d'un capital relationnel au cours de la migration.

Mais celui-ci n'est pas accessible sur la simple base de la co-nationalité, il est le résultat d'" une construction et d'un investissement de la part de ses membres "[17]. Il ne suffit pas d'émigrer et d'avoir des contacts avec d'autres migrants pour bénéficier de cette forme d'entraide. Il est également nécessaire de participer à une relation d'échange réciproque[18], car si chacun est prêt à s'impliquer pour autrui, c'est d'abord parce qu'il sait qu'il obtiendra des faveurs équivalentes en retour. Comme le précisent Espinosa et Massey, la réciprocité n'est, dans le cas des réseaux migrants, ni directe ni immédiate[19]. Pourtant, chacun sait qu'en s'engageant dans le processus d'échange il pourra ensuite lui-même escompter le soutien d'autres personnes. On n'hésite pas, par exemple, à loger un nouveau venu qui a été recommandé parce que l'on sait que l'on pourra soi-même compter sur des parents ou des proches de ce dernier lors d'une recherche de travail. En revanche, si un migrant choisit de faire cavalier seul, il n'aura pas la possibilité, par la suite, de faire appel à la solidarité des Roumains émigrés. Pour preuve, le cas de ce jeune homme qui, s'étant marié à une française s'est détaché de ses compatriotes niçois, ne répondant plus à leurs appels. De retour dans sa ville natale, il a essayé de contacter des émigrés qui se trouvaient sur place afin d'aider un ami à rejoindre la France. Non seulement personne n'a accepté de le renseigner, mais ses anciens collègues n'ont pas manqué de lui remémorer l'attitude hautaine qu'il avait eue à leur égard quelque temps auparavant. Cette anecdote souligne que si l'entrée dans le cercle des migrants semble se faire " naturellement " lors de l'émigration, l'appartenance au réseau de soutien ne va pas de soi. Elle est le fruit d'une attitude que les migrants adoptent les uns envers les autres durant leur séjour à l'étranger.

Le réseau, source d'équilibre

Le fait d'avoir déjà émigré, d'être en connexion avec des pairs et de détenir une connaissance globale de la migration, autorise donc à s'intégrer dans le réseau. Il n'est plus besoin de connaître ses interlocuteurs pour leur attribuer une certaine confiance ou s'engager à leurs cotés. Lorsqu'une personne est tacitement reconnue par l'ensemble comme participant régulièrement au cercle d'échanges et de relations, chacun sait qu'il peut éventuellement lui proposer une collaboration sans prendre de risque. Le réseau concourt alors à instaurer une assurance minimum. Les migrants savent que si, à l'intérieur du groupe, l'aide mutuelle n'est pas totale, c'est pourtant le seul cadre dans lequel ils peuvent trouver une forme d'équité. Comme le souligne A.Portes, " les réseaux sociaux d'immigrés tendent à créer une solidarité en vertu de l'incertitude généralisée qui gouverne la condition d'immigré "[20]. Celle-ci est d'autant plus nécessaire en situation clandestine où, par définition, les transactions, à l'intérieur du groupe ou avec des étrangers, n'appartiennent à aucun cadre législatif. Face à l'insécurité à laquelle sont confrontés les migrants lorsqu'ils négocient avec leurs employeurs ou leurs logeurs, la stabilité qu'ils peuvent établir au sein du groupe est un atout. Ainsi, lorsqu'ils travaillent à cinq dans une serre en Espagne, ils ne sont pas sûrs d'être payés régulièrement ; mais ils savent que si l'un d'eux reçoit la paye collective, chacun aura sa part. En l'absence de règle, il est utile de pouvoir se reposer sur un microcosme dont les normes

[17] Bourdieu P., " The forms of capital " in *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*, Ed. JG Richardson, New-York : Greenwood, 1985, pp.241-258, p.249, cité par Portes A., " Social Capital, Its Origins and Applications in Modern Sociology " " in *Annual Review of Sociology*, vol.24, 1998, pp.1-24, p.3.
[18] Sur les motivations et les mécanismes qui sont à la source du capital social voir Portes A. , Op. Cit. , p.9.
[19] Espinosa K., Massey D., Op. Cit. , p.144.
[20] Portes A., " La mondialisation par le bas " in *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n°129, sept.1999, pp.15-25, p.18.

garantissent une certaine loyauté. C'est pourquoi on préfère souvent une solution intermédiaire qui implique des personnes avec lesquelles on est déjà en liaison, à une ouverture intéressante mais où il faudra prendre des risques face à des nationaux en position de force. L'instabilité et la marginalité de leur situation conduisent ainsi les migrants à s'entendre autour de règles minimales qui satisfont les intérêts du plus grand nombre. A travers la situation d'émigration, c'est la confiance réciproque à laquelle ils s'obligent qui donne son sens au groupe. Sur ce point, on peut reprendre les termes d'A.Portes pour lequel " les échanges dans un contexte d'incertitude génèrent des liens plus forts que ceux qui existent entre des partenaires pleinement informés et soumis à des lois équitablement appliquées "[21]. Tout laisse en effet penser que ces entraides seraient bien moindres dans un contexte plus favorable.

Un réseau mais pas de communauté migrante

Mais les migrants savent que le réseau n'est pas une garantie *sine qua non* d'honnêteté et d'intégrité. Cela tient tout d'abord au caractère entièrement informel du groupe. Il n'y a pas de critères d'entrée clairement établis et il n'existe pas de définition stricte de l'appartenance au réseau. On ne peut nier l'existence du réseau en tant qu'" organisation sociale composée d'individus ou de groupes dont la dynamique vise à la perpétuation, à la consolidation et à la progression des activités de ses membres ; (…) [et dont] les mouvements sont faiblement institutionnalisés "[22]. Cependant, il est important de noter que les migrants eux-mêmes, tant qu'ils sont à l'étranger, ne se présentent pas comme membres d'un collectif.

Quand on les interroge sur ce qui les lie à leurs compères, ils citent leur condition commune ; ou bien expliquent qu'il est plus facile de se comprendre entre Roumains mais précisent aussitôt qu'ils ne forment pas une " communauté ", qu'il n'y a pas de solidarité spontanée entre eux. " *Nous les Roumains, ont est individualistes, on se retrouve pas en communauté comme d'autres étrangers. Si on fréquente des Roumains, c'est parce que c'est des amis, mais s'il y a des Roumains dans la rue et que je les connais pas, je vais pas les inviter, c'est comme si c'étaient des Français. On peut parler, mais pas plus* "[23]. Cet apparent paradoxe entre des pratiques collectives et un discours individualiste est révélateur de la qualité du lien qui caractérise leur union : on n'appartient pas à un groupe de fait, mais on *participe* momentanément à un *système de relations*. C'est pourquoi les frontières sont floues : même si tout le monde est en interconnexion et constamment engagé dans des processus d'échanges avec ses pairs, personne ne se désigne comme membre permanent d'un réseau. Ce qui n'empêche pas chaque migrant de savoir, pour l'avoir déjà éprouvé ou grâce à sa réputation, quel autre migrant est susceptible d'être impliqué dans un contexte particulier. Il n'y a pas de référent explicite, la gestion du réseau repose sur la connaissance et la reconnaissance de ses membres entre eux. On distingue " *les Roumains à qui l'on peut faire confiance* ", de ceux qui " *ne s'intéressent pas aux autres* "[24]. Les aléas surviennent lorsqu'il y a erreur dans cette estimation, soit que l'on ait été mal renseigné sur quelqu'un, soit que la situation ait conduit un partenaire potentiel à choisir d'autres ressources que celles disponibles dans son groupe.

En ce sens, les limites du réseau sont mouvantes. Une personne qui a contribué activement aux ententes du groupe pendant un temps, peut changer d'attitude et se désengager

[21] Ibidem.
[22] Colonomos A., " La sociologie des réseaux transnationaux ", in Colonomos A.(dir.), *Sociologie des réseaux transnationaux*, Paris, L'Harmattan, 1995, pp.21-71, p.22.
[23] Remarque de N. lors d'une soirée chez un couple roumain, à Nice, le 20 février 1998.
[24] Expression entendue à plusieurs reprises pour désigner ceux qui, bien que connus de tous, ne participent pas à l'entraide.

soudainement. Cela survient parfois lorsque des clandestins, proches de leurs compatriotes illégaux, obtiennent une régularisation à l'étranger. Ils deviennent alors des intermédiaires privilégiés dans la mesure où les démarches officielles leur sont ouvertes : ils peuvent louer un appartement en leur nom pour des collègues, établir des invitations pour des demandes de visa, prendre des chantiers et y faire travailler leurs amis, etc. En revanche, les " combines " des migrants ne les intéressent plus, leur situation leur donnant accès aux échanges formels, plus sûrs. L'équilibre entre ce qu'ils peuvent apporter au groupe et les avantages que celui-ci leur procure est alors rompu[25]. Parfois même, le réseau met en péril leur ascension. Il n'est qu'à observer l'histoire de cette jeune femme pour s'en rendre compte : régularisée à titre humanitaire en France, elle a trouvé un emploi déclaré de femme de maison dans une villa bourgeoise de la région de Nice. Le logement spacieux dont elle bénéficiait sur place, ainsi que ses " dettes de services " conduisaient beaucoup de Roumains à venir lui rendre visite. Après quelques semaines, sa patronne lui a demandé de mettre fin aux allées-venues d'étrangers dans la maison sans quoi elle perdrait sa place. La jeune femme a alors rapidement coupé les contacts avec le milieu roumain ; en conséquence de quoi elle s'en est trouvée bannie, son attitude étant interprétée comme un affront. Elle reste liée à ses amis, leur vient en aide parfois, mais elle ne constitue plus une ressource pour les migrants qu'elle ne connaît pas.

Ainsi, même si le réseau migrant est une structure *molle* et *discrète*, on peut y distinguer des entrées, des sorties et, à l'intérieur, des éléments dont le rôle est prédominant tandis que d'autres sont plus marginaux.

RETOURS EN ROUMANIE : INSTITUTIONNALISATION DU GROUPE MIGRANT

Pourtant, il n'y a qu'en Roumanie que le caractère communautaire s'affirme ouvertement.

Il importe tout d'abord de comprendre comment est vécue la migration par ses acteurs. Leurs retours au pays d'origine ne signifient en rien qu'ils sont en fin de phase migratoire. Si le lieu géographique n'incite pas à les comprendre comme migrants, leurs activités, leurs comportements et leurs représentations, en revanche, ne prêtent pas à confusion. Leur présence en Roumanie n'est que le prolongement de leur migration, elle est partie de leur mobilité. Comme le souligne A.Tarrius, il s'agit de " nomades " pour lesquels la mobilité n'est pas seulement liée à une conception physique mais plutôt à une attitude particulière, une culture et une vision du monde. Ceux que l'on nomme " les émigrés " ne sont pas des absents ; ils peuvent être ici, et toujours appartenir au mouvement ; de même lors de leurs séjours à l'étranger, ils peuvent jouer un rôle important dans ce qui se construit sur place. Que leur dernier voyage remonte à quelques jours ou qu'ils soient revenus depuis plusieurs mois n'a que peu d'importance. Ce qui fait sens, c'est qu'ils se définissent et sont définis par leur appartenance au monde de la migration. Pour reprendre A.Tarrius, les observations faites à Târgoviste conduisent à envisager cette ville " non pas comme lieu des sédentarités mais comme carrefour des mobilités "[26]. La ville d'origine est une composante d'un vaste " territoire circulatoire "[27], dont d'autres " territoires locaux " seraient Nice, Londres,

[25] En ce sens, Portes conceptualise le capital social non seulement comme une ressource mais également comme ayant des conséquences négatives sur les membres du groupe dans la mesure où leur appartenance les oblige à se conformer aux normes et aux exigences de l'ensemble. Portes A., " Social Capital, Its Origins and Applications in Modern Sociology ", p.15-18.

[26] Tarrius A., Marotel G., Péraldi M., " Migration et citadinité, l'approche de la ville par la mobilité " in Annales de la recherche urbaine, n°64, sept.1994, pp.86-90, p.87.

[27] Ibidem.

l'Andalousie et bien d'autres, investis puis délaissés, qui appartiennent à l'histoire de l'émigration locale.

Pourtant, ce lieu a un statut spécifique. Les retours, même s'ils sont toujours à inclure dans la dynamique migratoire, constituent plus que des " passages ", dans la mesure où ici la population locale n'est pas à l'écart de ce qui se joue pour les migrants[28]. Tous sont ancrés dans la région, ils y ont vécu et y restent attachés par de multiples liens. Cela implique une relation différente à leur environnement, beaucoup plus travaillée et dotée d'affect que lors des situations migratoires à l'étranger.

C'est lors des interactions avec leurs compatriotes sédentaires que l'identité collective se donne à voir. En effet, si à l'étranger toute représentation collective est écartée, elle est par contre mise en avant en Roumanie où " les émigrés " forment un groupe visible et repérable par tous. Afin de comprendre comment se définit le groupe migrant, on peut observer d'une part, ce qui fait la cohésion à l'intérieur du groupe ; puis étudier l'image que ce groupe présente auprès des non-migrants ; enfin voir la réaction de l'environnement face à cette représentation.

Les fondements de l'unité

Si, en Roumanie, les migrants se reconnaissent entre eux, c'est d'abord parce qu'ils partagent une expérience. Comme on l'a vu, les " émigrés " acquièrent, à travers la migration, un comportement particulier. Dans le pays d'origine, celui-ci les distingue de ceux qui ne sont jamais partis. Il repose essentiellement sur un dynamisme exacerbé, une plus grande capacité à s'adapter et saisir toute proposition et, plus particulièrement une propension à considérer l'extérieur comme partie de son propre territoire. En effet, la " débrouille " dans les milieux informels n'est pas spécifique aux migrants. Ce qui les caractérise sur ce point, c'est qu'ils sont autant prêts à s'engager sur place qu'à l'autre bout de l'Europe. Leur mobilité potentielle est un marqueur important, qu'ils sont seuls à posséder. Elle se traduit par une disponibilité à partir à tout moment. A la différence des autres, ils ne sont pas retenus par leurs origines, ni par une réglementation européenne trop stricte. Après le premier voyage, la mobilité devient une compétence acquise, qui ne se questionne plus. Leurs repères géographiques ne sont pas les mêmes que ceux de la population locale, ils n'appartiennent plus à une localité, mais à un réseau spatial autant que relationnel. Les conversations entre " émigrés " relatent bien cette disposition. Les références à l'étranger et aux amis qui s'y trouvent reviennent constamment, à propos de toute sorte de sujets.

L'identification à un collectif migrant en Roumanie tient notamment au fait que les liens qui se créent à l'étranger dans un contexte un peu chaotique, sont ici reconnus comme des liaisons fortes et stables. Les ententes partielles vécues en Grande-Bretagne ou ailleurs deviennent le support de relations très privilégiées. De retour en Roumanie, les méfiances et les rancœurs s'estompent. Contrairement à la situation d'émigration, les migrants considèrent explicitement qu'il existe un lien particulier avec les personnes qui ont été associées à leur expérience. Celle-ci n'a pas toujours été vécue ensemble, mais tous les migrants d'une ville appartenant de près ou de loin au même réseau, même si deux personnes ne se sont pas côtoyées, elles savent qu'elles auraient pu dépendre l'une de l'autre et cela suffit à les rapprocher. Lors de leurs retours, les migrants ont l'impression d'avoir relevé un défi côte à côte. Ils ont été initiés aux mêmes pratiques, ont vécu les mêmes épreuves ; cette socialisation commune génère le sentiment d'appartenir à une même entité, comme on peut appartenir à

[28] Contrairement à la situation à l'étranger où, comme le note A.Tarrius, le migrant " ne se soucie [pas] outre mesure des valeurs ou usages des lieux, son apprentissage des rapports à l'indigène pouvant se contenter de savoir ne pas déranger, disparaître " Tarrius A., " Naissance d'une colonie, un comptoir commercial à Marseille " in *Revue européenne des migrations internationales*, vol.11, n°1, 1995, pp.21-52, p.30.

une promotion d'école. Leurs expériences les amènent à posséder une culture originale qui leur est spécifique. En ce sens, la mémoire collective aide à une reconnaissance mutuelle sur laquelle se constitue le groupe.

Parallèlement, le respect unanime des tabous concernant la migration conforte cette unité. En plus des savoir-faire qu'ils ont éprouvés, ils sont seuls à savoir ce qu'est *réellement* la migration. Il existe en Roumanie un leurre à ce sujet, dont ils sont les principaux responsables. Les séjours à l'étranger enrichissent beaucoup leurs auteurs et sont en cela vus comme un tremplin à l'ascension sociale. L'Occident est dépeint comme un lieu formidable, dans lequel ils ont eu le privilège de s'intégrer. Il n'est donc pas question d'avouer que, pour parvenir à sa fin, le migrant doit sacrifier son ego lorsqu'il est à l'extérieur, en s'adonnant à des emplois dépréciés. Ce qui est vécu, en terme de représentation et d'estime de soi, est totalement absent du discours sur l'émigration. A ce sujet, plusieurs vendeurs de journaux de rue, m'ont fait part de leur déception quand, arrivés en France, ils ont compris que le travail dont on leur avait parlé consistait à " être dans la rue, toujours avec la main tendue "[29]. Par une sorte d'accord tacite, ce thème n'est jamais abordé ; mais chacun est conscient qu'il entretient l'image et la cohésion du groupe en le taisant[30].

La représentation publique du groupe

Le groupe se définit non seulement de l'intérieur, par cooptation de ses membres, mais il présente, en outre, une frontière extérieure qui permet à ceux qui n'en sont pas de le reconnaître. Il existe ainsi des normes de comportement, signes manifestes de sa condition d'émigré. Pour la plupart, les migrants sont issus de la classe moyenne qui, confrontée à une crise économique qui perdure, a de plus en plus de mal à maintenir son niveau de vie. Leur migration est un moyen d'échapper à la dérive de leur condition. Il n'est pas surprenant que ce soit par rapport à cette population que l'on cherche prioritairement à se démarquer. Il faut montrer que la migration a permis une mobilité sociale inespérée autrement. Pour donner à voir cette ascension, un aspect important sera de travailler son apparence physique. Les migrants sont ainsi repérables dans la rue par leurs tenues " occidentalisées ". Les vêtements de marques internationales, comme ceux spécifiques aux modes passagères dans les pays de l'Union européenne, identifient celui qui les porte.

Non seulement, ils ont peut-être été acquis à l'Ouest ou reproduisent des modèles étrangers, signes que l'on est initié à cette culture ; mais ils représentent, de plus, un luxe typique de l'attitude consommatrice de l'Occident, que seuls les " émigrés " se permettent. Dans la même logique, ces derniers investissent les établissements les plus modernes, tournés vers l'Occident. Ainsi les bars avec terrasse et les boîtes de nuit à l'occidentale, plus coûteux que les lieux de sortie traditionnels, sont l'apanage privilégié des migrants ; la jeunesse locale n'ayant ni les moyens ni le profil pour y être admise. De même, il est fréquent qu'après leur arrivée, les émigrés prennent des vacances dans des hôtels proches de chez eux. L'observation qui suit illustre bien le rôle joué par les migrants : alors qu'il revenait de sa ville natale, un Roumain niçois expliquait avec humour à des amis français qu'il avait été obligé de passer une soirée dans une nouvelle discothèque très " branchée " de la ville bien qu'il n'apprécie pas ce genre de lieu, car il devait tenir son rang de " *VIP venu de France* "[31]. Cette image est encore soutenue lorsque le migrant rentre avec une voiture importée. Il semble alors avoir fait fortune au loin, et on ne s'étonnera pas de trouver un nombre important de véhicules, circulant en Roumanie depuis longtemps, encore immatriculés en France ou en Italie. Plusieurs personnes m'ont dit avoir corrompu les services de police pour pouvoir garder leur

[29] Entretien avec un vendeur, arrivé à Nice depuis quelques mois, au printemps 1998.
[30] On sait, en effet, qu'une identité collective a du mal à se constituer sur la base d'un stigmate négatif.
[31] Conversation au cours d'un repas en février 2001 à Nice.

plaque étrangère, symbole par excellence de leur attachement à un autre pays. Leur allure occidentale est soulignée enfin par une foule de détails dans l'attitude quotidienne. On utilisera par exemple, dans une conversation, quelques mots en français ou en anglais ; au café, on préférera toujours les boissons étrangères ; on se plaindra facilement du service, le comparant à celui reçu dans les établissements occidentaux, etc. D'une façon générale, on aura une opinion très critique sur la Roumanie actuelle, utilisant l'Occident comme valeur de référence.

Simultanément, le " code de conduite " des migrants impose une redistribution auprès de la population locale. Il va sans dire que les premiers à bénéficier des gains cumulés à l'étranger sont les membres de la famille. Mais c'est là l'aspect le plus discret de la diffusion de ses richesses. En revanche, il est surprenant, après les avoir vus travailler dans les serres espagnoles ou nettoyer les pare-brise aux feux-rouges sur la Côte d'Azur, de constater qu'ils se comportent en public comme des nantis, faisant l'aumône dans la rue, laissant des pourboires impressionnants dans les bars, invitant quiconque au restaurant. Les migrants semblent dépenser sans compter, comme si les gains acquis étaient inépuisables.

Réponse de la population locale

La représentation de ce groupe par la population de la ville est alors intimement corrélée à cette notion de richesse. Pour qu'un migrant ait toute l'estime qui lui revient, il est nécessaire qu'il concourre à cette diffusion. Il ne s'agit pas, pour les locaux, de profiter véritablement de cet argent, mais plutôt de reconnaître le statut du migrant. En distribuant gracieusement le fruit de son travail, celui-ci montre que son émigration est réussie, en même temps qu'il témoigne de sa fidélité à sa communauté d'origine. Cela lui permet d'actualiser ses relations et de se repositionner par rapport à celles-ci. Parallèlement, les sédentaires reconnaissent le prestige de l'émigré tant que celui-ci respecte cette éthique. Il est perçu comme un aventurier qui a osé franchir le pas. Pour beaucoup, il est un exemple à reproduire. Il jouit d'une certaine popularité. En revanche, s'il ne se conforme pas à ce que l'on attend de lui, il sera l'objet de nombreuses critiques. Le statut de migrant oscille entre deux interprétations de la part de la population locale : il peut être perçu de façon très positive, mais est aussi constamment susceptible d'être dévalorisé. Le stéréotype détracteur consiste à voir dans l'" émigré " une personne cupide, prête à se vendre à l'étranger ; on s'interroge alors sur " *ce qu'ils font réellement en France ou en Italie* "[32] ; on caricature ensuite leur apparence prétentieuse et superficielle ; on peut aller jusqu'à les considérer comme des traîtres, leur reprochant par-là de dédaigner leurs proches, parfois même leur pays. Ces attaques se font entendre quand l'émigré paraît trop orgueilleux, qu'il se détache trop hâtivement de son ancien groupe d'appartenance. Mais ne pas montrer sa réussite est aussi source de soupçons : on pense alors qu'il a échoué dans sa mission. L'émigration ne lui a rien rapporté et les sacrifices que lui et sa famille ont faits pour l'aider à partir ont été vains. Cette dernière objection est la plus sensible pour les sujets, car ils y perdent en considération.

Il apparaît donc que le migrant, dans la majorité des cas, se conforme au rôle qui est attendu de lui, de la part des autres migrants comme de l'environnement non migrant. Il répond alors à une définition particulière, lui conférant par là même une identité et un statut dans un groupe socialement établi.

LA PROLONGATION DU STATUT DE MIGRANT

[32] Propos recueillis au cours d'une conversation avec une étudiante, à Târgoviste, en avril 1999.

Mais l'opulence dont doit faire preuve l'émigré le conduit à dilapider rapidement tout le capital accumulé au cours de l'émigration, si bien qu'après quelques mois passés en Roumanie, il n'en reste rien. Même lorsque des personnes créent une petite entreprise, celle-ci ne résiste en général pas longtemps à la crise. En conséquence, on remarque que ces capitaux sont rarement investis dans un projet durable. Il n'est pas courant, parmi les migrants, de planifier son futur au delà de quelques mois. La " débrouille " au coup par coup, dont la migration est une composante[33], ne trouve son écho que dans le présent ou un avenir très proche.

Savoir conserver son capital social

Ce qui peut perdurer dans le temps, en revanche, c'est l'appartenance au réseau social migrant. Celle-ci dépend directement du statut de migrant. Or, on a vu qu'en Roumanie, un migrant se reconnaît à une attitude particulière plus qu'à sa mobilité physique. Il lui est alors possible de pérenniser cette attitude de façon à réactiver sans cesse le réseau social acquis dans la migration. Ainsi, on peut avoir émigré une seule fois, sans être reparti depuis plusieurs années, et rester un " émigré ", parce que l'on se comporte toujours comme tel. Une fois entré dans ce rôle, il suffit de continuer à jouer le jeu pour ne pas en sortir. Par exemple, l'un des initiateurs de la migration vers la France n'a pas quitté la Roumanie depuis 1995. Pourtant, au printemps 2000, il se déplace en 205 Peugeot immatriculée dans les Alpes-Maritimes et parle toujours comme s'il n'était que de passage à Târgoviste. Lors de mon départ, il me demandera devant ses amis, en français, de lui laisser mes coordonnées, arguant qu'il se rendait régulièrement dans ma région. A l'extrême, il est quelques personnes au sein du groupe, qui n'ont jamais émigré. Elles connaissent un peu l'étranger, pour y avoir fait un séjour touristique par exemple, parfois durant la période communiste ; mais se présentent, et sont regardées, comme des migrants. Au départ, c'est leur niveau de vie élevé qui leur permet de fréquenter ce groupe. Puis, au contact des autres, elles adoptent la culture et le comportement propres aux migrants, tout en se faisant une place dans ce réseau de relations. Pour finir, ni les migrants eux-mêmes, ni les sédentaires ne s'interrogent plus sur leur appartenance au monde de la migration.

Or, c'est grâce à l'inclusion dans ce groupe que les émigrés peuvent continuer à vivre dans des conditions matérielles agréables lorsqu'ils ont épuisé leurs économies. En effet, ce réseau présente des atouts majeurs dans le domaine des affaires de Târgoviste. Sans distinguer les activités légales de celles qui ne le sont pas, on peut définir comme " affaire " toute opportunité qui permet à ses acteurs de multiplier leurs gains. Il s'agit en général d'acheter et vendre des biens ou des services. Les affaires dont il est question impliquent rarement des personnes sur le long terme et ne les enrichissent jamais énormément. Ce sont des *stratégies de survie*, mais d'un niveau supérieur à celles de la classe moyenne[34]. A titre d'exemples divers, on peut citer le cas de personnes qui ont profité de la fermeture d'une usine de la région pour acheter puis revendre des machines, d'autres ont vendu et fait livrer une coupe de bois de la forêt d'à côté en Turquie, un troisième groupe importe à l'occasion des vêtements de deuxième main, etc. La particularité de ces trafics (l'usage de ce terme n'implique pas l'illégalité) est qu'ils sont éphémères et volatils, d'une part, et qu'ils nécessitent, en général, la

[33] Même si, au départ, la migration naît souvent d'un projet concret, celui-ci s'étiole avec le temps et la mobilité devient une stratégie parmi d'autres.

[34] D.Sandu distingue à ce propos des *stratégies de développement* dont les migrations et des *stratégies de survie*, moins lucratives ; les activités dont il est question se situeraient à l'intersection des deux définitions. Sandu(D)., " Les enjeux des réseaux migratoires dans l'espace social de la transition ", Communication à la Maison des Sciences de l'Hommes à Paris, le 4 avril 2001.

coopération de plusieurs individus. Ces deux caractéristiques correspondent bien aux compétences qu'ont développées les migrants.

Reconversion de la culture migrante dans le contexte local

Le rapport à l'espace comme une entité ouverte permet de saisir des affaires sur tout le pays et même à l'étranger. Il n'est pas rare que des échanges aient lieu avec la Turquie, la Hongrie ou la Serbie. On ne parle pas d'émigration alors, mais cela requiert pourtant une capacité à se déplacer, à savoir passer des frontières, avec ou sans marchandises, à communiquer et à négocier avec d'autres réseaux. Toutes choses que les migrants maîtrisent déjà. En outre, les contacts avec des personnes encore à l'étranger peuvent également être source de nouvelles opportunités. Avoir des collègues en Occident permet d'envisager des importations ponctuelles. La revente de téléphones portables d'occasion venus de l'Union européenne constitue un de ces business. A plus petite échelle, un Roumain employé dans l'agriculture en France s'est entendu avec son employeur pour lui fournir, de temps à autre, des pots en terre en provenance de Roumanie. Il a, pour cela, des relations sur place qui se mobilisent à chaque nouvelle commande.

Les migrants savent qu'ils pourront trouver, dans leur propre réseau, des partenaires pour mener ce type d'affaire. Contrairement aux individus isolés, eux ont déjà éprouvé la confiance réciproque, ils sont déjà connectés par des liens forts. Ils appartiennent au même groupe, ont été habitués à ce mode d'échange et respectent les mêmes normes, de telle sorte qu'ils ne craignent pas de s'engager rapidement avec d'autres membres. La notion de capital social est particulièrement pertinente pour définir le contexte dans lequel se déroulent ces " affaires ". A tout instant, il est possible de faire appel à son réseau de relations pour profiter d'une occasion intéressante. Les étapes qui ont précédé sont des garanties suffisantes pour qu'il n'y ait plus besoin de sélectionner ses compagnons. On sait, de plus, ce que l'on peut attendre d'eux : en plus de leur énergie, leur niveau de vie leur permet d'engager certaines sommes qui, sans être très importantes, dépassent généralement la capacité d'investissement d'un citoyen moyen. Enfin, le groupe est vaste, il y a donc toujours des individus disponibles, prêts à s'engager aux côtés de pairs. Cet ensemble d'aptitudes constitue un véritable pouvoir dans le contrôle de ces marchés.

En plus de ces facultés acquises dans la migration, le réseau présente également un caractère informatif. Les multiples inter-connexions en font un catalyseur d'informations qui s'avère précieux dans un cadre où toute communication est informelle. Tous les migrants n'ont pas la même facilité pour accéder à la totalité des données. Il y a des " tuyaux " qui ne se divulguent pas ou seulement au sein de cercles restreints. Mais, d'une façon générale, les membres du groupe sont mieux informés que la population locale sur les " affaires " en cours. Chacun utilise ses contacts extérieurs pour s'enquérir de toute entreprise à laquelle il pourrait contribuer. A chaque fois qu'il détient une information qui ne l'intéresse pas à titre personnel, ou s'il a besoin de partenaires, il fera circuler sa proposition dans le cercle migrant. En conséquence, le groupe véhicule constamment une quantité d'informations qui sont autant de ressources pour chacune de ses parties.

Le réseau, constitué sur la base de la migration, a donc des répercussions bien au-delà de cette seule activité. Pour résumer, on peut le considérer comme une nébuleuse qui, favorisant l'implication et la réussite dans le " business informel ", contribue à maintenir les individus au delà de leur condition sociale d'origine.

En ce sens, si la migration est bien au départ, le fait de stratégies individuelles, celles-ci sont amenées à se conjuguer au cours des expériences, constituant la base de phénomènes collectifs de plus large ampleur qui, échappant à toutes formes de contrôle, répondent de façon originale à des contraintes structurelles défavorables.

BIBLIOGRAPHIE :

Bourdieu(P.), " Le capital social, notes provisoires ", in *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n°31, pp.2-3, 1980

Bourdieu(P.), " The forms of capital " in *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*, Ed. JG Richardson, New-York : Greenwood, 1985, pp.241-258.

Diminescu(D.), " Le "système D" contre les frontières informatiques " in *Hommes et migrations*, n°1230, Mars-avril 2001, pp.28-33.

Colonomos A.(dir.), *Sociologie des réseaux transnationaux*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Espinosa(K.), Massey(D.), " Undocumented migration and the quantity and quality of the social capital " in *Social Welt. Sounderland*, Baden-Baden, vol.12, 1997, pp.141-162.

Portes(A.), " Social Capital, Its Origins and Applications in Modern Sociology " " in *Annual Review of Sociology*, vol.24, 1998, pp.1-24.

Portes(A.), " La mondialisation par le bas " in *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n°129, sept.1999, pp.15-25.

Potot(S.), " Migrations et constructions identitaires : les cas des Roumains en France " in Bertheleu H.(sous la dir.) , *Identifications ethniques*, L'Harmattan, 2001, pp.155-170.

Sandu(D)., " Les enjeux des réseaux migratoires dans l'espace social de la transition ", Communication à la Maison des Sciences de l'Hommes à Paris, le 4 avril 2001.

Tarrius(A.), Marotel(G.), Péraldi(M.), " Migration et citadinité, l'approche de la ville par la mobilité " in Annales de la recherche urbaine, n°64, sept.1994, pp.86-90.

Tarrius(A.), " Naissance d'une colonie, un comptoir commercial à Marseille " in *Revue européenne des migrations internationales*, vol.11, n°1, 1995, pp.21-52.

Waldinger(R.), " The making of an immigrant niche " in *International Migration Review*, New-York, vol.8, n°1 spring, 1994 n°1, 1994, pp.3-30.